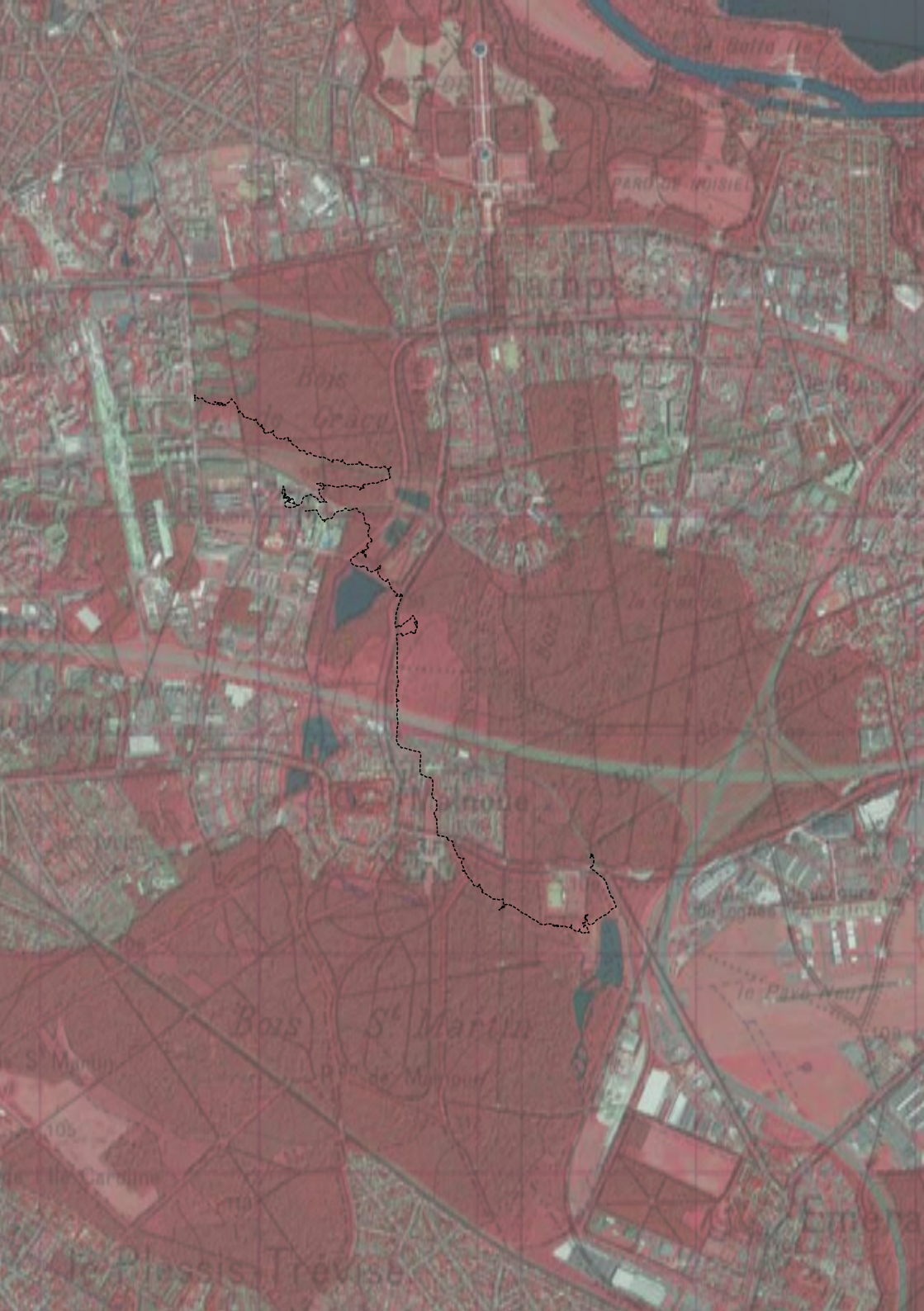






**Le sol est mou quand il pleut.  
Ces derniers jours il a beaucoup plu.**





PAROISSE DE MARIOL

Bois Gracq

Bois

Bois

St Martin

PAROISSE DE MARIOL

100 mètres

100 mètres

105

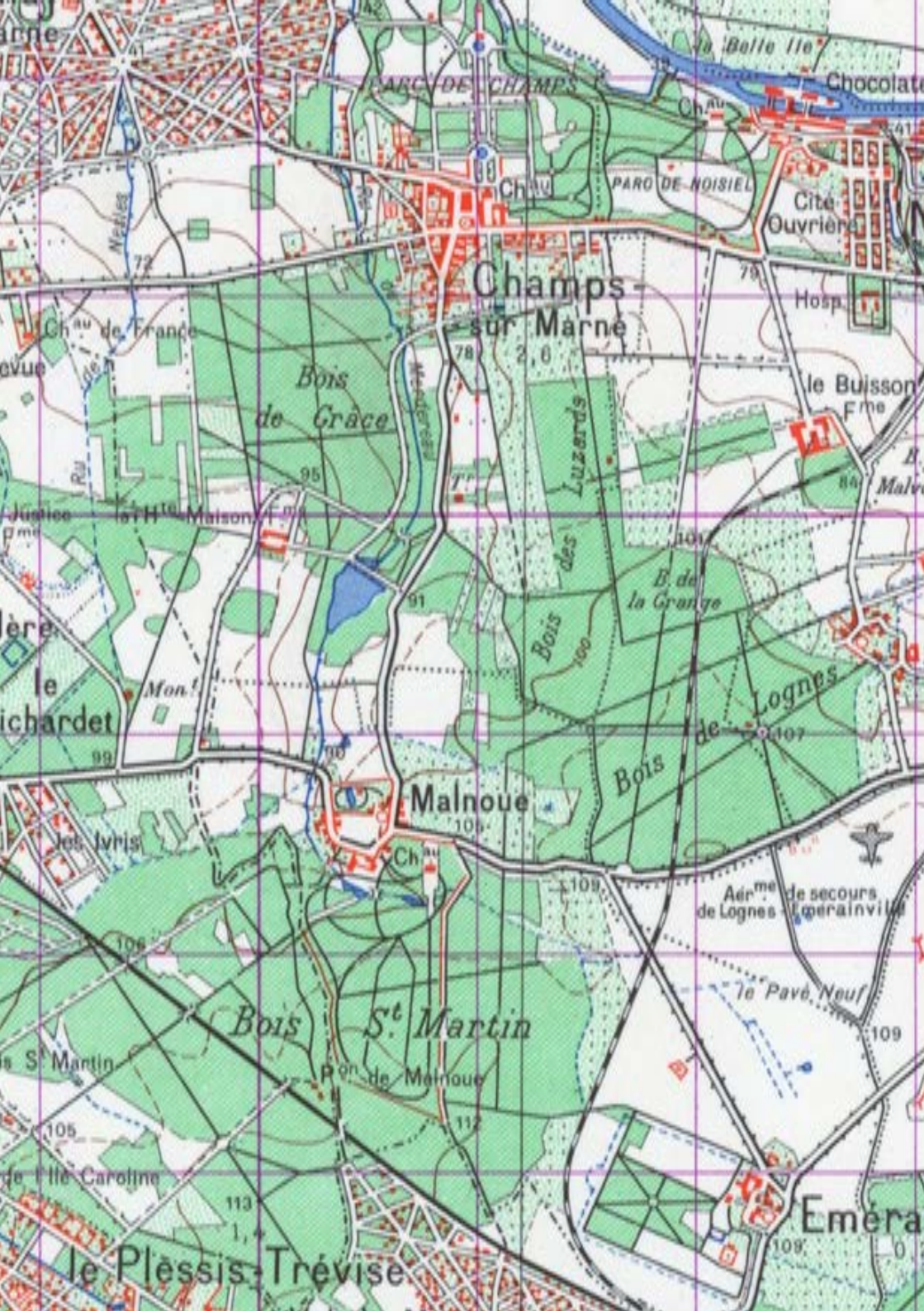
105

St Martin

St Martin

Bois de Trévise





ne

PARC DE CHAMPS

la Belle Ile

Chocolat

PARC DE NOISIEL

Champs-sur-Marne

Cité Ouvrière

Hosp.

le Buisson Fme

Bois de Grace

Bois des Luzards

B. de la Grange

Bois de Lognes

Malnoue

Aérienne de secours de Lognes

Bois St. Martin

le Pavé Neuf

Pon de Mairoue

Emera

le Plessis-Trévisse





**Je bute sur la limite des bruits, ceux de l'autoroute et des avions,  
ceux du RER qui tempête.**

**Ce sont des choses difficiles à formuler alors il faut tourner autour.  
Il faut une nécessité, un élan, un souffle pour sortir de tout ce  
raffut.**

**Dans ce paysage hyperconstruit,  
la forêt n'est qu'un espace entre deux. Rien de plus.  
Comment trouver des surfaces de liberté? où est ce qu'on respire?  
Les forêts sont belles quand elles n'ont pas de fin.  
J'ai envie d'aller voir l'eau pour faire exploser la bulle, pour dépasser  
le RER et l'autoroute.**

**Dépasser le RER et l'autoroute.**

Ici ce n'est pas un fleuve qui oriente l'espace.  
Avant c'était peut-être le vent ou le ruisseau mais  
maintenant c'est la terre dure. Celle du béton, de la glissière,  
du fossé, du talus.  
Alors il faut tourner autour et essayer de l'appivoiser, de  
faire avec et de comprendre comment cette trace de sanglier  
me raconte que non, tous n'ont pas fui.

Qu'est ce qu'on peut dire sur ces lieux, où même  
l'imagination, comme l'extension horizontale des chemins,  
semble buter sans cesse sur ces limites rigides.

Trouver la sincérité des lieux,  
le niveau de langage juste  
et ne pas chercher à tout maîtriser.











Être animal c'est être aux aguets. Ils savent les bordures de cette forêt qui recule, ils savent forcément.

Ils n'ont pas fui. Ils n'ont pas tous fui.  
Je trouve ça suspect mais je crois mes yeux et je peux tout remettre en jeu.

Il faut dépasser ces lieux qui échappent à nos récits.  
Essayer de sortir du bruit, craindre l'avion qui couvre le piaillage des oiseaux, suivre les traces dans la boue : mes pieds s'enfoncent.

Un perchis spontané ferme le regard. Je quitte le grand chemin et puis il y a l'angle d'une maison dans les fourrés, une marque de chaussure dans la boue. Je me fige, je suis chez quelqu'un. Il faudrait se faire invisible mais je ne sais pas encore. J'apprendrai peut-être. Les sentiers sont déjà des lieux habités, ils ne sont pas là par hasard.

Encore un avion.

L'eau qui jaillit de la digue attire mes sens. Faut-il la suivre jusqu'à la rivière?  
Plutôt les sentiers, c'est comme ça que je vais trouver.













**Au bout du chemin, c'est encore de la terre dure qui résiste.  
Le bulldozer a coupé le chemin du cavalier.  
Je suis trop lent et il commence à faire froid.  
Il me faut agrandir l'espace en affrontant le grondement des  
voitures. Le givre à l'ombre craque sous mes semelles.  
Il faut aller à l'autoroute.**



J'avance entre la glissière et le fossé.

La trace d'un sanglier est comme un échappatoire: la ligne prend la tangente et je me fais tout petit.

Une marque dans la boue, un passage rond dans les épines, c'est déjà habiter un lieu.

J'en croise un qui me dit bonjour et me parle des avions dans le ciel.

Je ne vois vite plus rien. Je ne fais pas la bonne taille. Il y a des arbres morts trop alignés, et je perds les traces.

Dans la forêt, l'œil change quand on sort du chemin.

Sur le chemin, on est encore dans la ville, dans son prolongement.

Au-delà, les branches, les ronces, les troncs deviennent les maîtres de l'espace et chaque mouvement devient une décision.

L'animal sait comment danser pour négocier avec la forêt. Je deviens autre. Je me glisse, je m'accroche.

Je retrouve un sentier d'homme, inquiet. À 5 mètres d'écart, je ne vis plus la même chose. Des pins gardent le portail. Je retrouve la glissière.

Qu'est ce que c'est cette forêt qui recule?

C'est l'espace entre deux qui donne un aperçu de la réalité.















**Il faut aller au front.  
Au front des ronces et des orties, des épines du robinier  
et des grillages-vacarmes.  
il n'y a pas d'échappatoires.**

**j'ai essayé de glisser le long du bruit, de buter contre  
la limite pour voir où est-ce qu'elle pourrait céder.**



“ Le jardin où nous nous trouvons est un lieu artificiel, un terrain presque plat avec un faux relief, une sorte de jardin romantique avec des arbres plantés sans géométrie et des chemins sinueux. Tout cela sur un terrain qui est très probablement contaminé, peut-être qu’il y a une ancienne décharge sous ce terrain, il pourrait y avoir n’importe quoi.”

“Hier, à l’étape du déjeuner sur cette carte, nous avons joué au jeu du Grand récit de la marche, où chaque personne a choisi un lieu qu’elle avait traversé au cours de ces mois. En me concentrant, je n’arrivais pas à trouver un endroit précis pour raconter l’histoire, mais je pensais surtout à la terre, pas à la terre comme un globe, mais comme la terre qui repose sur le sol.

Nous avons parcouru et vu énormément de terrain. J’ai été particulièrement impressionné par les terres que nous avons rencontrées sur les plateaux entre Castel Giubileo et Bufalotta. Trente d’entre nous ont descendu une colline de territoire vierge, de campagne romaine intacte, de broussailles, de ronces et de légumes sauvages. À un moment donné, ce terrain a été recouvert par d’autres terres, des millions de mètres cubes de terre provenant des excavations du GRA et des nouveaux quartiers. [...] Toute l’orographie, sur des hectares et des hectares, changeait rapidement, et cette colline romaine traversée il y a deux mois était peut-être déjà devenue, elle aussi, une Nouvelle Terre. Une terre uniformément colorée, à grain fin, un matériau homogène, immaculé, artificiel. C’est avec cette terre que la ville se transforme, ce n’est pas le béton vitupérant ni l’asphalte empoisonné des écologistes, mais c’est la terre sur la terre.”

Francesco Careri, Journal, GRA, 24 juin 2009.  
traduit par Clélia Teissier













Plus loin, beaucoup plus loin des talus grillagés , les oiseaux reprennent le dessus en trilles légères.

Une perruche m'a vu et m'espionne, son aboiement dresse un rapport minutieux : il longe le ruisseau, il passe sous le grand chêne, il s'arrête, il repart.

Aujourd'hui la brume est tombée, des nuées d'oiseaux peuvent franchir les bois et se tirer ailleurs, silencieux et invisibles, cachés par ce ciel sans profondeur. Ils profitent que tous les avions et les hélicoptères soient restés au sol, incapables de se repérer dans le gris-blanc qui couvre tout. Derrière les grillages, l'immense autoroute continue de vrombir sans prêter attention.

Le sol est mou, il marque la mémoire des passages de bottes et des sabots. Sur les sentiers, les marcheurs, les vélos et les sangliers s'allient pour traverser les rideaux d'épines.

Et pourtant partout des choses résistent.

Les talus, les goudrons et les asphaltes résistent, ils ne se laissent pas marquer après la pluie, ils refusent de s'entendre avec la mémoire des lieux. Ils ne veulent pas plier, s'incliner, s'enfoncer.

















**L'eau sait comment céder.**

**Le talus crée l'étang sur le ruisseau.**

**La marre déforme le sol et piège l'eau qui ne rejoint pas l'étang.**











Au pied des vieux chênes, des marres creusent la terre. Ce sont des  
petits étangs coupés du monde, des baignoires étranges.  
Couleurs bleues-grises, noires, reflets fantastiques.  
Un chemin de sous-bois mène directement dans l'une d'elle, sans  
détour. Le sentier plonge dans le trou d'eau.  
Les sentiers ne sont jamais là par hasard.  
Les sentiers ne sont jamais là par hasard.  
Il faudrait venir avec sa serviette et se baigner, pour voir.

Les sangliers ont retourné la terre, juste un peu. Beaucoup plus que  
les vers, beaucoup moins que ceux qui ont mis la terre sur la terre.  
Un petit grimpereau sautille sans me regarder. La dure écorce du  
chêne.

Mes bottes dans la boue, le craquement d'une flaque gelée, c'est  
comme ça qu'il faut résister peut-être, ne pas céder et continuer à  
croire à ce sol mou.







Le bruit est comme une boussole. Je vais jusqu'à cette marre noire, plus grande et plus sombre. Dans cette forêt de chênes, le mystère résiste. C'est bizarre mais ils étaient là avant et des gouttes d'eau illuminent le bout des branches.

Les rails se font discrets, ils sont simplement là, comme s'ils dormaient. Les oiseaux chantent dans la nuit qui monte. Ils font oublier le roulement sourd de l'autoroute et le chien qui aboie.  
J'aimerais savoir ce qu'ils disent.

Et à tout moment, venant de loin, l'air de la nuit se remplit d'un train qui passe.

C'est fini, les oiseaux ne se sont pas vraiment arrêtés je crois. Ce n'est pas un flash, c'est un peu plus long. C'est un long tonnerre qui monte et qui repart.

Le chant dans les cimes, le bruit de la boue sous mes pieds, le chien qui aboie, perdent quelques instants la bataille et puis reviennent. Le RER passe comme un rugissement fantastique que la forêt a apprivoisé.

Même les ronces ici sont plus calmes.





























**Le sol qui cède et le sol qui résiste.  
L'eau qui coule et l'eau qui ne coule pas.**

**Thibaud Leempoels  
A comme animal / François Deladerrière  
Winter school 2025 / Horizon(s)**